

ANDRÉ DUCRET

Halbwachs, lecteur de Weber, ou comment définir les classes moyennes

Plusieurs sociologues se posent durant les années trente la question des « classes moyennes », qui représentent alors un enjeu politique majeur. Parmi eux, Maurice Halbwachs qui, dès 1905, s'interroge sur les critères au nom desquels différencier les classes sociales. En 1912, sa thèse sur *La classe ouvrière et les niveaux de vie* construit pour ainsi dire « en creux » une définition des classes moyennes sur laquelle il revient en 1933, suite à son expérience américaine. Entre temps, il aura enseigné plusieurs années à Strasbourg et découvert l'œuvre de Max Weber, ce qui l'amènera à mettre toujours plus l'accent sur les motifs ou la « conduite de vie » caractéristiques de chaque classe sociale. En 1938, dans son *Esquisse d'une psychologie des classes sociales*, il insiste sur le rapport entre répartition des dépenses, « genres de vie » et « mobiles dominants ». Du même coup, on comprend mieux ce qui rattache le sociologue de la stratification sociale à celui de la mémoire collective ainsi que l'intérêt de relire des textes devenus des « classiques », sinon pour le seul goût de l'érudition, du moins pour restituer leur épaisseur historique aux débats dont, aujourd'hui encore, les « classes moyennes » font l'objet.

Dans l'avant-propos qu'il rédige pour le recueil des travaux menés sur les « classes moyennes » par le Centre de Documentation Sociale durant l'année académique 1936-1937, Célestin Bouglé commence par souligner l'actualité de la question à l'heure où « une bonne part de l'attention publique consacrée naguère à la situation des prolétaires s'est reportée sur celle des groupes intermédiaires entre les deux extrêmes de la théorie classique, prolétaires et capitalistes. Les classes moyennes vivent toujours, observe-t-on, mais elles ont de plus en plus de difficultés à vivre. Conséquences logiques de la concentration industrielle ? Contrecoups aggravants de la guerre et des déséquilibres économiques qu'elle a entraînés ? Toujours est-il que nombre de gens éprouvent une peine croissante à maintenir le niveau d'aisance et d'indépendance auquel ils étaient habitués. Ils côtoient l'abîme. Ils refusent de s'y laisser choir » (Bouglé, 1939 : 1).

La thèse de la prolétarisation de la classe moyenne est alors en vogue et le sociologue ne saurait s'en désintéresser. Mais il y a plus : « Les sauveurs ne manquent pas, ajoute Bouglé, pour leur tendre la corde avec l'espoir de s'appuyer sur les rescapés une fois tirés d'affaire. C'est ainsi assure-t-on que la masse des petits commerçants, artisans, fonctionnaires, est devenue la meilleure clientèle en même temps que le plus sûr appui des régimes totalitaires. Mais dans les régimes démocratiques on est loin de négliger l'appoint que ces classes constituent. Elles demeurent, cela va sans dire, l'espoir des partis de conservation sociale, ceux qui voudraient empêcher à tout prix la démocratie d'évoluer vers le socialisme. Mais les partis socialistes eux aussi allongent la main vers ce renfort. Bien loin de traiter – comme on eût pu s'y attendre naguère – ces masses de non-prolétaires en condamnées à mort sans avenir, on leur démontre que l'ennemi-né des prolétaires, le système capitaliste, est aussi leur ennemi. Et l'on compte sur elles pour représenter un des éléments du front commun qu'on doit constituer, pour sauver à la fois les acquisitions de la démocratie et les chances du socialisme » (Bouglé, 1939 : 2).

Les classes moyennes s'avèrent ainsi un enjeu politique majeur, elles sur qui la social-démocratie française espère pouvoir s'appuyer au moment où triomphe le Front Populaire alors qu'en Italie ou en Allemagne, leurs suffrages, croit-on, sont allés en masse au fascisme et au national-socialisme¹. Face à ce nouvel objet d'analyse

1. La thèse selon laquelle les classes moyennes auraient constitué la base de masse du fascisme et du national-socialisme mérite, on le sait, d'être nuancée tant au regard des données disponibles sur le comportement électoral des artisans, petits commerçants et paysans d'une part, employés et fonctionnaires d'autre part sous la République de Weimar que de ce que l'on connaît aujourd'hui sur l'origine sociale des adhérents au parti ouvrier national-socialiste et à ses organisations ou, pour l'Italie,

sur les diverses composantes du mouvement fasciste (cf. les contributions réunies in : Möller, Raulet & Wirsching, 1993 ainsi que, pour l'Allemagne, Childers, 1983).

sociologique, il ne s'agit cependant pas d'ajouter un manifeste de plus aux démonstrations le plus souvent partisans sur le rôle joué par les classes moyennes dans l'avènement de tel ou tel régime politique, car « à tant de manifestes, la sociologie ne peut guère accorder qu'une valeur de symptômes » (Bouglé, 1939 : 2). Par contre, « en cette matière aussi ne pourrait-on passer enfin de la littérature à la science, et aux questions posées, répondre par des comparaisons de faits objectivement vérifiables ? » (Bouglé, 1939 : 2) se demande celui qui est alors le directeur de l'École normale supérieure².

Plaidant comme Norbert Elias à la même époque pour une stricte neutralité axiologique et, ainsi que l'aurait fait Emile Durkheim, pour un usage systématique de la méthode comparative, il décline ensuite quelques-uns des problèmes que pose cet objet « fuyant, indéterminé, multiforme, car sous un même vocable qu'on emploie d'ailleurs au pluriel, ce qui est déjà symptomatique, on rassemble des éléments assez hétérogènes – des paysans propriétaires aux employés des postes ou aux instituteurs, en passant par les petits commerçants, les artisans, les ingénieurs. Qu'y a-t-il de commun entre eux ? Une certaine place dans la production, un certain type d'activité ? Ou bien un certain niveau de vie, des habitudes de consommation qui se traduisent par une façon déterminée de hiérarchiser les dépenses ? On verra à l'usage que ces critères s'appliquent difficilement à toutes les catégories visées. Et l'on sera amené à penser que la notion à laquelle on se réfère dans toutes ces discussions, la notion de classe, serait elle-même à préciser » (Bouglé, 1939 : 3).

Dans ce même recueil, la contribution de Maurice Halbwachs sur les caractéristiques des classes moyennes (Halbwachs, 1939 : 28-52) prend place entre celle de Raymond Aron sur le concept de classe, lequel fait observer que « si l'on cherche une classe moyenne, c'est que l'on a d'abord implicitement admis l'existence de la classe ouvrière et de la classe bourgeoise » (Aron, 1939 : 25) et celles d'autres collaborateurs ou correspondants du Centre de documentation sociale à propos de la situation des classes moyennes dans divers pays. Parmi ces collaborateurs, Henri Mougin rédige carrément un projet d'enquête sur le cas français qui, pour la première fois, s'attacherait à répondre à une série de questions : « Peut-on définir, à l'aide de renseignements statistiques, ce que l'on appelle classe moyenne dans la société française ? Peut-on compter le nombre de ces classes (puisqu'on les met au pluriel) ? Peut-on compter, fût-ce au million près, le nombre de leurs participants ? Peut-on mesurer leur rôle dans la vie économique, leur influence dans la vie sociale ? Peut-on constituer, sur l'ensemble de ces questions, deux séries de renseignements, statistiques ou autres, concernant deux époques différentes, et comparables entre elles ? Peut-on espérer, par cette comparaison, suivre l'évolution des classes moyennes, et déterminer ainsi, de façon presque automatique, les rapports qu'elles entretiennent avec les autres classes, et les changements

qui surviennent dans ce rapport ? » (Mougin, 1939 : 289). Si dans les années trente dominant encore « la rareté des recherches collectives, le goût de l'essai sociologique sur une notion, la préférence accordée aux recherches d'interprétation par rapport à des enquêtes plus proches des réalités et dont le but est de faire connaître simplement des faits qui n'étaient pas connus » (Mougin, 1939 : 294), le retard pris par la France en matière de recherche empirique ne saurait être admis plus longtemps. Ces classes moyennes si difficiles à cerner, il est grand temps de les observer comme le font ailleurs Pitirim Sorokin ou Theodor Geiger³ afin de réunir les informations qui permettent d'en donner une définition plus précise.

Des classes qui se classent

C'est lors de son premier séjour en Allemagne, en 1903, tandis qu'il travaille sur les manuscrits de Leibniz, que Maurice Halbwachs prend connaissance des travaux d'économistes comme Gustav Schmoller, Karl Bücher ou Werner Sombart sur la question des classes sociales. De retour en France, il se décide à entreprendre des études de droit, d'économie et de mathématiques ainsi que l'encourage à le faire son ami François Simiand, lequel va jouer un rôle déterminant dans sa conversion à la sociologie⁴. Dès 1905, Halbwachs publie un article dans la *Revue de métaphysique et de morale* où il s'interroge sur les critères susceptibles de déterminer ce que recouvre la notion « un peu vague » de classe sociale, qui lui paraît pouvoir être assimilée à une « représentation collective » (Halbwachs, 1972 : 41) dont il conviendrait de dégager le contenu, de mesurer l'intensité et d'expliquer la persistance eu égard à la réalité démographique, historique et économique sur laquelle elle repose et à laquelle elle renvoie. Le vocabulaire comme le programme de travail sont, à l'évidence, d'inspiration durkheimienne : « Classer, précise-t-il, c'est répartir en groupes, en tenant compte des ressemblances. Mais ces ressemblances étant de différentes sortes, lesquelles passent au premier plan ? » (Halbwachs, 1972 : 44). Des critères comme le revenu, la profession ou la fortune auxquels recourent volontiers les économistes allemands coïncident-ils, en particulier, avec les découpages qu'opère spontanément la « conscience sociale » ? Loin d'en être persuadé, Maurice Halbwachs insiste sur le fait que l'objet du sociologue n'est pas – ou, du moins, pas uniquement – la classe sociale telle que divers indicateurs objectifs aident à la saisir, mais bien

2. Sur le rôle alors joué par Bouglé dans la promotion d'un travail collectif d'enquête sur le terrain, on lira Marcel, 2001, 219-289.

3. Dont l'ouvrage daté de 1932 (cité en bibliographie in : Aron *et al.*, 1939 : 346) comprend, outre une critique du concept de classe moyenne, une longue digression sur l'usage qu'en fait le national-socialisme et son idéal du « peuple uni », – indice supplémentaire de

l'acuité non seulement scientifique, mais encore politique de la question.

4. Pour plus de renseignements sur la vie d'Halbwachs, on lira la biographie intellectuelle établie par Victor Karady in : Halbwachs, 1972 : 9-22, l'hommage en version électronique de Christian de Montlibert (2005) ainsi que l'ouvrage d'Annette Becker (2003) largement fondé sur les cahiers personnels d'Halbwachs et sur sa correspondance régulière avec son épouse Yvonne.

l'image que nous en avons, les représentations que nous nous en faisons⁵.

Des enquêtes de Charles Booth sur la population de Londres au tournant du siècle, il retient néanmoins que le niveau de salaire ou le type d'occupation d'un individu «servent aussi à circonscrire un ensemble d'habitudes familiales, d'aptitudes professionnelles, intellectuelles ou morales, de goûts et de tendances» (Halbwachs, 1972 : 48) en déterminant des «façons de vivre» propres à telle ou telle catégorie professionnelle⁶, autrement dit: des «niveaux de vie» (Halbwachs, 1972 :48) que la «conscience sociale» perçoit avec plus ou moins de netteté. Lecteur de Thorstein Veblen, il note toutefois que ladite «conscience sociale» n'apprécie pas les dépenses des uns et des autres selon le même principe : tandis que, pour les plus modestes, prévalent les notions d'utilité et de besoin, les plus riches se distinguent par leur capacité à perdre du temps sans rien faire et à dépenser de l'argent en rencontres mondaines, voyages d'agrément, courses en ville et autres sorties culturelles. La hiérarchie des dépenses consenties tantôt par nécessité, tantôt sur le mode ostentatoire constitue un bon indice – pour le sociologue comme pour l'opinion publique – de la position occupée par l'individu dans l'échelle sociale. Mais là où le sens commun et le discours savant divergent, c'est dans l'analyse des représentations collectives et, surtout, des raisons pour lesquelles celles-ci se maintiennent – une question qui relève, suggère Halbwachs dès 1905, de la «psychologie sociale» (Halbwachs, 1972 : 49)⁷.

À cet égard, le choix de s'intéresser la manière «dont l'individu prend conscience de cette représentation collective» (Halbwachs, 1972 : 53) ne suffit pas à en expliquer la rémanence ou l'intensité, encore faut-il prendre en compte l'inscription de l'individu dans le groupe. Rien ne sert par conséquent d'écarter l'individu, sa conscience, ses motifs ou ses raisons ainsi que le voulait Durkheim, mais il est simultanément hors de question de s'en tenir à ce même individu lorsqu'il s'agit d'expliquer comment émergent, varient ou se cristallisent les représentations collectives. L'organisation du groupe, sa mémoire collective, sa «conscience de classe»⁸ sont autant d'éléments qu'étudiera le sociologue afin de saisir comment peuvent s'imposer le sentiment d'une identité d'intérêts susceptible de prendre des formes conflictuelles ou, à l'opposé, la croyance résignée en l'inévitabilité des inégalités sociales. Ici, insiste Halbwachs, «tout

appel à la psychologie individuelle serait hors de propos et dangereux» (Halbwachs, 1972 : 54).

Genre de vie et conscience de classe

L'absence de toute référence directe à l'ouvrage d'Emile Durkheim *De la division du travail social* peut surprendre si l'on songe à l'importance de cet article de jeunesse pour la suite du travail de Maurice Halbwachs. Très tôt, en tous les cas, son point de vue est fixé, et s'il doit beaucoup au maître de l'école sociologique française, il ne lui doit pas tout. L'idée selon laquelle la conscience collective serait pour l'essentiel une conscience de groupe – ou de classe – dont on retrouverait la trace dans le «type de vie» (Halbwachs, 1972 : 51) des individus, dans leurs habitudes de consommation et dans la répartition de leurs dépenses s'avère originale. Tandis que le souci de retrouver la cohésion morale des sociétés primitives incitait Durkheim à attendre de l'intervention accrue de l'Etat régulateur et d'un retour aux corporations professionnelles une atténuation des différences sociales, Halbwachs n'hésite pas à marquer les écarts de position et la spécificité des modes de vie sans jamais renier pourtant la thèse durkheimienne faisant de l'interdépendance croissante et de la solidarité «organique» entre des individus toujours plus différenciés la clef de leur intégration sociale.

En 1913 paraît l'ouvrage sur *La classe ouvrière et les niveaux de vie* où, sur la base d'une série de données statistiques en provenance d'Allemagne, l'auteur met en œuvre le programme de recherche annoncé dès son article de 1905. On y trouve une définition de la «conscience de classe» qui s'inscrit clairement dans une perspective relationnelle : «Prendre conscience de soi, pour une classe, c'est reconnaître à quel niveau social elle se trouve, et c'est par suite se représenter par rapport à quoi, à quels privilèges, à quels droits, à quels avantages, se mesurent ces niveaux et se détermine cette hiérarchie» (Halbwachs, 1913 : II). En effet, «toute représentation de classe implique un double jugement de valeur : l'estimation du bien ou des biens les plus importants et les plus appréciés dans la société considérée ; l'estimation du degré jusqu'auquel il est permis aux membres de la classe de satisfaire les besoins qui s'y rapportent» (Halbwachs, 1913 : II).

D'après cette définition, ce que désirent la plupart des individus varie selon les lieux ou les époques, mais avec une constante néanmoins : le fait que la société se donne

5. Sur ce point, la postface de Stefan Egger à la traduction allemande d'un choix d'articles d'Halbwachs (2001 : 129-159) ne laisse aucun doute et, surtout, elle a le rare mérite de mettre en lumière l'unité profonde entre ces premiers travaux sur la question des classes sociales et ceux, ultérieurs, sur le thème de la mémoire collective. Je tiens à remercier Franz Schultheis d'avoir attiré mon attention sur ce texte.

6. L'usage que fait, ici, Halbwachs de la notion de «classe sociale» s'avère totalement neutre, des termes comme ceux de «groupe social» ou, plus loin, de «milieu social» lui servant à l'occasion d'équivalents.

7. Par la suite s'imposera le terme de «psychologie collective» dont, dans les années vingt, Maurice Halbwachs et Charles Blondel se disputeront la définition (cf. Blondel, 1928).

8. Le terme appartient au vocabulaire d'Halbwachs même s'il ne lui donne pas le même sens que Karl Marx, un auteur qu'il cite volontiers, mais dont la révision qu'en propose Edouard Bernstein à la lumière des faits lui semble, dès 1905, plus réaliste et, en particulier, plus conforme à ce que montrent les statistiques que ne l'est la dialectique révolutionnaire d'une Rosa Luxemburg (cf. Montigny, 2005 : 72-76).

toujours pour idéal «la vie sociale la plus intense qu'on puisse se représenter» (Halbwachs, 1913 : III). La densité des relations avec autrui, la multiplicité et la diversité des contacts, bref, une existence semblable à celle de la noblesse d'autrefois constituerait, aujourd'hui encore, la valeur suprême. Cette conception «aristocratique» (Amiot, 1991 : 276) – et souvent critiquée – du lien social, cette «théorie du feu de camp» (Baudelot et Establet, 1994 : 36) qui distribue les classes sociales selon leur degré de participation à la vie collective, si elle demeure tributaire de la perspective holiste chère à Durkheim, s'explique mieux d'après nous si l'on se souvient qu'à la veille de la Première Guerre mondiale, la classe ouvrière ignore tout des bienfaits du loisir. La semaine de quarante heures, le sport associatif, les congés payés et les plaisirs du bord de mer, il lui faudra attendre 1936 et le Front Populaire pour les découvrir. Aussi la nature et le volume des dépenses d'un individu peuvent-ils être à bon droit considérés par Halbwachs comme la trace de son intégration à la vie en société : au sommet de la pyramide sociale se développent des besoins dont le raffinement et la diversité tranchent avec la simplicité et l'homogénéité de ceux qu'on trouve à la base, dans la classe ouvrière, la seule sur laquelle on dispose alors de données fiables et exploitables.

Comparé à celui des paysans, le «genre de vie» (Halbwachs, 1913 : 6) des ouvriers présente d'ailleurs des caractéristiques bien spécifiques, qu'il s'agisse du cadre de travail, des gestes et des outils, du paysage, de l'habitation, ou encore de la condition juridique, du revenu et des dépenses. Mieux encore, les enquêtes disponibles sur les budgets de famille permettent de montrer comment le groupe pèse sur la manière dont l'individu répartit ses dépenses. Chaque classe sociale se caractérise ainsi par des habitudes de consommation bien précises que met en lumière la comparaison systématique de données établies, un an durant, par les enquêtés eux-mêmes. Mais à la différence de la «visite» telle que la pratiquait Le Play auprès de «familles-type» dans l'espoir de tomber sur des cas exemplaires, il convient de se méfier de ce que racontent les individus pour s'intéresser plutôt à ce qu'ils font. A la différence du Durkheim du *Suicide*, Halbwachs n'a de cesse, à juste titre, d'interroger les modalités de recueil des données sur lesquelles se base son raisonnement : « Sans doute il est vraisemblable que les démarches des hommes, leurs dépenses comme les autres, s'expliquent surtout par l'influence sur eux du milieu social où ils évoluent. Mais ce n'est pas en leur demandant ce qu'est cette influence, dans quel sens elle s'exerce, qu'on l'apprendra : c'est en la cherchant dans leurs démarches spontanées, dans ce qui, en elles, paraît d'abord inexplicable, et qu'ils n'aperçoivent même pas eux-mêmes. L'idée que se fait l'individu de sa dépendance par rapport au groupe est souvent très inexacte. Les démarches des individus dépendent du groupe ; mais c'est en rapprochant toutes ces démarches (ici toutes les dépenses qui seront inscrites), non en rapprochant toutes les opinions des individus sur ce qu'elles sont ou devraient être, qu'on apprendra quelle est cette dépendance » (Halbwachs, 1913 : 157).

Fidèle à la leçon durkheimienne sur l'extériorité du social, Halbwachs fait de la répartition des dépenses de consommation le meilleur indicateur de l'appartenance sociale. Ce que dévoilent les chiffres, ce sont les différences entre classes ou catégories sociales - ces deux notions pouvant être, pour l'instant, considérées comme synonymes. Les ouvriers dépensent plus que les employés pour se nourrir tandis qu'en ce qui concerne l'habillement, l'écart se révèle moindre. A l'inverse, s'agissant du logement et, surtout, des dépenses consenties pour les distractions, l'instruction ou la santé de la famille, les employés surpassent les ouvriers. Derrière ces variations se cachent deux «genres de vie» fondamentalement différents, qui n'ont en commun que de s'éloigner à leur tour de celui de la bourgeoisie, dont la vie sociale, les besoins qu'elle s'impose, les modes de consommation, les goûts et les dégoûts, la sensibilité physique même, sont autres. Comme le formule Halbwachs, «la vie sociale enrichit la vie organique, en lui ouvrant des perspectives nouvelles et indéfinies ; elle la complique et la raffine» (Halbwachs, 1913 : 440) de sorte que pour chaque classe sociale, satisfaire certains besoins et vivre de telle ou telle façon s'avère, non un choix, mais une obligation. A se retrouver régulièrement associés à un certain niveau de vie, ces besoins gagnent en intensité, ils se confortent réciproquement et finissent par faire système.

La vie sociale s'inscrit dans les corps, elle les marque, elle les distingue. Mais ces considérations d'Halbwachs sur les dépenses respectives des ouvriers et employés ne débouchent pas encore – si ce n'est en creux – sur la question des classes moyennes, et ce non seulement parce que ces dernières ne sont pas l'objet central de ce qui est à l'origine une thèse de doctorat es lettres soutenue en 1912, mais surtout faute de données statistiques autorisant une analyse plus détaillée. Par contre, dans l'étude qu'il publie en 1933 sur *L'évolution des besoins dans les classes ouvrières*, Maurice Halbwachs intègre les résultats d'une recherche à nouveau menée par l'Office allemand de statistique et ceux issus de plusieurs enquêtes conduites – ce qui fait tout leur intérêt – à intervalles réguliers sur le budget des ménages aux Etats-Unis, de 1895 à 1930.

Loin de n'être qu'une mise à jour du précédent, ce livre propose alors un ensemble de réflexions jusqu'ici inédites sur l'incidence de la diversité croissante des produits et services offerts sur la transformation des habitudes de consommation de la classe ouvrière nord-américaine. Il apparaît notamment – ainsi que son auteur a pu en faire l'expérience sur place⁹ –

9. Maurice Halbwachs découvre l'Amérique lors d'un séjour en tant que professeur invité à Chicago en 1930, séjour dont on suivra les péripéties in : Marcel, 1999 ainsi que dans la série d'articles qu'il publie alors dans *Le Progrès* de Lyon (cf. leur remarquable édition critique in : Topalov, 2005 a & b)

que, durant l'entre-deux-guerres, les besoins ont évolué très rapidement au point que ce qui semblait hier une dépense justifiée aux yeux du groupe se voit aujourd'hui discréditée parce qu'elle n'est plus « à la page ». A la différence des économistes classiques et de leurs « robinsonnades » dont se gaussait déjà Karl Marx, il convient de ne jamais perdre de vue que « l'homme réel vit dans la société, il est formé et dressé par elle, et c'est elle qui lui ouvre sans cesse de nouvelles perspectives » si bien que « si nous envisageons les besoins comme des tendances nées de la vie sociale, et évoluant avec elle, ils nous apparaissent, au contraire, comme extensibles presque indéfiniment » (Halbwachs, 1933 : 152). La mode, aux Etats-Unis, ne cesse de changer tandis que les genres de vie perdent en homogénéité si bien que même les ouvriers en viennent à convoiter des biens qui leur semblaient jusqu'ici hors de portée : « Comment emploient-ils leurs revenus ? Quels besoins vont-ils satisfaire, dans quel ordre, à quel degré, sous quelle forme ? De quelles restrictions seront-ils capables ? A quels objets s'attacheront-ils surtout ? A ceux qui leur sont familiers ? A d'autres, nouveaux, ou qui ne sont accessibles que depuis peu aux hommes de leur situation ? Aux produits qui apportent surtout des satisfactions de bien-être matériel, ou à ceux qui classent un homme parmi d'autres hommes, un ménage parmi d'autres ménages ? », se demande l'auteur (Halbwachs, 1933 : 15). Autant de questions nouvelles que la confrontation de données recueillies de part et d'autre de l'Atlantique lui permet d'aborder sur une base empirique solide d'autant qu'entre-temps, les classes moyennes ont fait leur entrée définitive dans la statistique allemande.

La comparaison entre les dépenses déclarées par les ouvriers, les employés et – catégorie cette fois distincte – les fonctionnaires permet de découvrir que si, à égalité de revenu, ceux-ci consacrent plus d'argent à s'habiller que ne le font les employés, ces derniers cherchent plus souvent que les ouvriers à améliorer le confort de leur logis. Surtout, il ressort des statistiques que, pour ce qui est des loisirs et du reste, les ouvriers dépensent désormais autant que les employés. De plus, non seulement le montant, mais encore la nature de ces dépenses changent peu à peu ainsi que le révèle l'inventaire des objets auxquels elles correspondent. Une telle évolution, certes, prendra du temps, mais aux Etats-Unis, « le pays des hauts salaires où l'on a prêché, en même temps, l'évangile de la consommation » (Halbwachs, 1933 : 104), elle s'annonce inéluctable. Les

10. Nous citons d'après le texte publié en 1939, lequel s'éloigne rarement de celui du cours de 1937.

classes ouvrières – le pluriel marquant la diversité des situations nationales – verront partout leurs habitudes de consommation se modifier à mesure qu'augmenteront les ressources dont elles disposent, à commencer par les salaires. Quant aux classes moyennes, rien ne laisse prévoir leur « prolétarianisation », bien au contraire, car elles offrent désormais aux précédentes un modèle à suivre, un exemple à imiter : l'automobile, la machine à laver, la radiodiffusion, bientôt, seront pour tout le monde, ainsi que le rêvait John Maynard Keynes.

Une définition qui fait problème

Lorsqu'il s'attaque de front à la question des « classes moyennes », Maurice Halbwachs est de retour à Paris après un long séjour à Strasbourg, où il a enseigné de 1919 à 1935. Jamais encore il n'a publié d'article spécifiquement consacré à un thème devenu d'une actualité brûlante en même temps qu'un chapitre du cours qu'il délivre en Sorbonne. Ce cours sur les classes sociales constitue un précieux témoignage sur l'évolution de sa pensée s'agissant de la notion de « conscience de classe », de celle de « mémoire collective » à laquelle il l'assimile volontiers, ou encore de la description des « genres de vie » propres à chaque « groupement ». Passant en revue la classe ouvrière, mais aussi les paysans, la bourgeoisie et la noblesse, Halbwachs en vient – enfin directement – aux classes moyennes, cette « masse assez hétérogène où sont compris bien des éléments » au point qu'« on se demande s'il y a là un groupe qui mérite le nom de classe » (Halbwachs, 1939 : 28)¹⁰. Mais son approche de la question a de quoi surprendre si l'on considère ses travaux antérieurs et leur souci de mesurer la réalité sociale de manière aussi précise que possible.

Depuis toujours, observe-t-il, dans l'Antiquité gréco-latine comme dans d'autres civilisations, il existe une ou plusieurs classes intermédiaires. Mais pour ce qui est de la société moderne, la difficulté vient de ce que les limites des classes dites « moyennes » demeurent floues et leurs traits distinctifs, peu évidents. Ce qui leur manque principalement, c'est une « conscience commune » (Halbwachs, 1939 : 35) d'autant que les différences internes l'emportent en règle générale sur celles, externes, par rapport aux autres classes. Artisans, employés et fonctionnaires n'ont pas de conscience de classe, - trois catégories que retenait déjà Simiand auquel Halbwachs reproche de se borner à l'énumération d'une suite de professions pour définir les classes moyennes. Aussi va-t-il s'employer à compléter cette définition en partant, non plus de la consommation, des dépenses et de leur répartition, mais bien de la place qu'occupent les uns et les autres au niveau de la production, en particulier : de la fonction qu'ils remplissent selon qu'ils dirigent leur entreprise, qu'ils gèrent leur service ou qu'ils exécutent des ordres venus d'en haut.

De ce point de vue, si les artisans travaillent à leur compte, ils n'en sont pas moins soumis aux caprices de leurs

clients ainsi qu'à la concurrence de la grande entreprise. Quant à la « vaste et complexe catégorie des employés » (Halbwachs, 1939 : 36), qui va du garçon boucher au fondé de pouvoir, elle accomplit des tâches qui supposent tantôt la prise d'initiative, tantôt le respect du règlement. Les fonctionnaires enfin, dont le rôle va grandissant avec l'émergence de l'Etat-providence, s'ils se font – comme souvent les bourgeois – une haute idée de leur fonction, ils n'en restent pas moins les serviteurs de leur hiérarchie comme d'un vaste public qui, de l'autre côté du guichet, revêt à bien des égards l'aspect de cette matière inerte que se coltinent jour après jour les ouvriers. L'unique trait commun entre ces diverses activités est le fait qu'elles relèvent toutes d'un registre qu'Halbwachs qualifie de « technique » parce qu'il « suppose la connaissance pratique d'un certain nombre de règles, et l'application assez sûre, assez exacte de ces règles, mais ne suppose rien d'autre » (Halbwachs, 1939 : 41).

Ce ne serait donc plus le genre de vie, mais bien le type d'activité qu'elle exerce qui permettrait d'identifier la classe moyenne et, du même coup, d'en parler au singulier. Cette nouvelle manière d'aborder la question des classes sociales constitue-t-elle pour autant un progrès ? Il est permis nous semble-t-il d'en douter compte tenu de la description précise des différences qu'autorisait le recours aux statistiques, lesquelles n'interviennent quasiment plus dans cette démonstration. Changer ses critères de classification en vue d'aboutir à une définition pleine – et non plus, en creux – des classes moyennes expose Maurice Halbwachs au risque de perdre son objet en route. Bien sûr, son approche peut toujours être qualifiée de « multidimensionnelle » (De Montlibert, 1997 : 66), mais elle souffre cruellement de l'absence d'articulation systématique entre type de travail, revenu disponible et mode de vie, seule une allusion sur la nécessité pour le fonctionnaire de bien s'habiller s'il entend être respecté venant rappeler l'intérêt que présente la répartition des dépenses comme signe de la place qu'occupe l'individu dans la stratification sociale.

Quant à sa façon de concevoir l'activité de la classe moyenne, on se rappellera que, très tôt, Halbwachs défend l'idée selon laquelle l'ouvrier serait comme englué dans la matière et plongé dans un milieu qui l'éloignerait de toute vie sociale. Ancien élève et proche d'Henri Bergson, il conçoit la mine, l'aciérie ou la fabrique comme des lieux à part et, pour ainsi dire, hors de la société ; des lieux où les individus n'auraient de relations qu'avec les choses et ne seraient plus que « des outils à manier des outils » (Halbwachs, 1913 : 75). Cette définition de la classe moyenne par le fait que ses membres tendraient à considérer autrui comme de l'« humanité matérialisée » (Halbwachs, 1939 : 44) vis-à-vis de laquelle il serait possible de se comporter comme si l'on n'avait affaire, non à des personnes, mais à de simples numéros, le conduit par la suite à la situer juste au-dessus de la classe ouvrière. La bourgeoisie, elle, compte tenu de son éducation et de sa formation, peut se permettre d'interpréter la règle et

même d'en changer si la situation l'exige. Là réside toute la différence entre le juge pour lequel un ensemble de considérations sur la personne de l'accusé est susceptible d'intervenir dans n'importe quel verdict et le greffier qui, lui, doit se contenter d'appliquer la loi. Ou encore, entre le commerçant qui offre un conseil personnalisé à ses clients et le commis, contraint d'exécuter les ordres qu'il reçoit du premier. En position inférieure par rapport à la bourgeoisie, la classe moyenne se situe dans l'entre-deux de la domination, là où l'autre n'est jamais totalement une chose ni véritablement une personne. L'on comprend par conséquent qu'elle « soit portée tantôt à considérer que sa situation sociale la rapproche du groupe des ouvriers, et tantôt à faire effort au contraire en vue de se distinguer d'eux, et à resserrer les liens par lesquels elle se rattache à la bourgeoisie » (Halbwachs, 1939 : 51).

Groupe intermédiaire, la classe moyenne oscille entre le haut et le bas de l'échelle sociale sans une vision claire de ses intérêts en tant que classe, et ce à la différence de la noblesse qui, si elle tend à décliner, n'en conserve pas moins le souvenir de ce qu'elle fut jadis. Une classe sociale peut-elle d'ailleurs exister sans prendre conscience d'elle-même ? Sur cette question s'ouvrait la thèse de Maurice Halbwachs en 1912, et voilà qu'elle se pose à nouveau, la réponse étant identique : pas de classe sans représentation de classe. Et lorsqu'en réaction à une enquête sociologique lancée par l'Université Libre de Bruxelles, ce même Halbwachs rédige en 1938 son « Analyse des mobiles dominants qui orientent l'activité des individus dans la vie sociale »¹¹, il persiste et signe : de la classe moyenne, il conclut que « ne constituant pas une classe vraiment une, et faute d'un horizon social assez large, absorbée aussi par le souci de la lutte quotidienne pour l'existence, elle ne prend jamais une conscience bien nette des motifs de sa conduite, qui ne sont chez elle que le reflet des aspirations qui se font jour dans la bourgeoisie ou dans la classe ouvrière » (Halbwachs, 1955 : 207). Mais si le jugement se confirme, il s'appuie sur une argumentation qui renoue avec une veine plus ancienne : celle héritée d'Emile Durkheim dorénavant revisitée après lecture de Max Weber.

Halbwachs, lecteur de Weber

Maurice Halbwachs entend parler pour la première fois à Berlin, en 1910, de l'œuvre de Max Weber qu'il va s'attacher par la suite à faire connaître en France (Marcel,

11. Titre initial de *Esquisse...* publiée dix ans après la disparition de l'auteur au camp de Buchenwald en mars 1945.

2001: 147-148). Si l'influence qu'exerce le second – d'abord considéré, à l'époque, comme un économiste (Mucchielli, 2004: 29) – sur la pensée du premier ne fait aucun doute¹², elle demeure en filigrane parce que jamais revendiquée ni mesurée à celle, permanente, de Durkheim. Elle s'inscrit dans le « dialogue discret, mais non négligeable entre les durkheimiens et Weber » (Steiner, 1992: 329), un dialogue au fil duquel Halbwachs, sans jamais bouleverser sa problématique, en vient à mettre l'accent, non seulement sur l'immersion de l'individu dans le groupe, mais encore sur les « motifs » qui gouvernent sa conduite, sur les valeurs ou les raisons – bonnes ou fortes – qui orientent son action. Le commentaire détaillé qu'il propose en 1925 de *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* témoigne, déjà, de son intérêt pour la manière dont des croyances religieuses exercent leur emprise sur la « conduite de vie » des individus. De ces « recherches, si hypothétiques et provisoires qu'en puissent être encore les résultats » (Halbwachs, 1925: 154), il infère qu'elles confirment l'obligation pour le sociologue d'entrer dans la psychologie de l'individu afin de comprendre comment celle-ci est marquée par le groupe – famille, église ou classe sociale – auquel il appartient. Quelques années plus tard, en 1929, il dit de Weber qu'« il voulait rester au plus près du monde sensible, et décrire les formations collectives comme des assemblages d'individus qu'une force, quelle qu'elle soit, motifs psychiques, pression extérieure, ou l'un et l'autre (nous soulignons), contraint d'agir d'une certaine façon ». Puis vient cette appréciation: « Derrière cette conception un peu incertaine, on devine du moins un sens assez juste de l'insuffisance des notions traditionnelles » (Halbwachs, 1929: 87).

La démarche weberienne, là encore, ne lui paraît pas si éloignée de ce qu'il retient lui-même de l'héritage durkheimien auquel elle ajoute une dimension historique et comparative qui ne se confine pas à l'opposition entre civilisés et primitifs, sociétés dites « supérieures » ou « inférieures ». Pour Maurice Halbwachs, il n'est pas question de rompre avec Durkheim, mais bien d'en faire fructifier la leçon au contact d'autres sociologues, économistes ou historiens sans crainte de trahir un quelconque dogme originel qu'il faudrait à tout prix préserver¹³. Comme l'écrit avec raison Stephan Egger, « il reste jusqu'au bout ancré dans la sociologie durkheimienne » (Egger, 2003: 220).

L'Esquisse d'une psychologie des classes sociales, ouvrage au titre posthume, s'ouvre pourtant sur une suite d'obser-

vations qui laissent percer l'influence, sinon des écrits méthodologiques – jamais mentionnés –, du moins de la sociologie weberienne des religions sur l'évolution de la pensée d'Halbwachs. D'emblée, celui-ci s'interroge: « Quels autres motifs d'agir dans la vie sociale pourraient avoir les individus que ceux qui leur sont présentés, suggérés, et bien souvent imposés par la société? Où découvrir des tendances religieuses ailleurs que dans les groupes confessionnels? Et les sentiments familiaux pourraient-ils s'élaborer autrement que par le groupe domestique? » (Halbwachs, 1955: 34). Puis il nuance: « On ne peut oublier que les influences du groupe s'exercent inégalement sur les individus, suivant leur nature personnelle, suivant aussi, qu'ils subissent déjà plus ou moins l'action de telles sociétés distinctes de ce groupe » (Halbwachs, 1955: 34). Enfin il précise: « Il semble qu'à intervalles plus ou moins longs, la conscience collective ait besoin d'être réveillée, en quelque sorte rechargée, et qu'à cette condition seulement les motifs généraux puissent pénétrer à nouveau dans les pensées individuelles, comme pour y commencer une nouvelle carrière » (Halbwachs, 1955: 54-55).

D'un seul coup s'ouvrent alors de nouvelles pistes d'investigation, qu'il s'agisse de comprendre comment chacun absorbe de manière distincte l'emprise d'autrui; ou encore selon quelles modalités d'aucuns en viennent à incarner mieux que d'autres la conscience du groupe, à personnifier sa mémoire collective; ou, enfin, d'expliquer pourquoi temps forts et temps faibles, moments d'effervescence et périodes d'ennui scandent en alternance la vie sociale. Les mobiles au nom desquels agit l'individu – ceux-là même auxquels s'intéressait Weber – diffèrent en fonction de la forme ou de l'intensité du lien qu'il entretient avec d'autres au sein d'un même ensemble, en l'occurrence: d'une même classe sociale, celle-ci constituant « le cadre le plus large et aussi le plus naturel, le moins artificiel de tous ceux qui s'imposent aux hommes vivant en société » (Halbwachs, 1955: 58).

On se gardera néanmoins d'attribuer à la lecture du seul Weber la responsabilité de cette dynamique retrouvée du raisonnement sociologique tant Halbwachs se montre perméable, sa vie durant, à d'autres influences et, parallèlement, soucieux de répondre aux objections qu'on lui adresse à commencer par celles de son collègue strasbourgeois, le psychologue Charles Blondel. Dans un texte où, malgré une moindre place faite à l'analyse

12. Ce que confirme John E. Craig pour qui « Halbwachs est le premier sociologue français qui ait su apprécier l'œuvre de Weber, le premier qui se soit attaché à le populariser en France et le seul durkheimien qui en ait rendu compte de manière systématique » (1979: 285). Quant à Philippe Steiner, il écrit: « L'œuvre de Weber retient fortement l'attention d'Halbwachs dans l'entre-deux guerres. Cette importance se manifeste tout d'abord par le nombre élevé d'articles et de comptes

rendus consacrés à l'économiste allemand, par le nombre de comptes rendus consacrés aux ouvrages qui font suite à diffusion de la thèse de Weber, mais elle se manifeste aussi par le fait que Halbwachs s'empare des idées weberiennes pour aller de l'avant dans sa propre réflexion sociologique » (1999: 152). On ajoutera qu'il reste à mesurer, de ce point de vue, l'incidence de cette lecture de Weber sur la problématique mise en avant par Maurice Halbwachs dans son étude de 1930 sur *Les causes*

du suicide où il se refuse à ignorer le sens que les suicidés donnent à leur action (cf. Baudelet & Establet, 2006).

13. Michel Verret salue sa « disponibilité théorique qui fit à bien des égards son originalité en cette société savante, stricte parfois jusqu'à l'étroitesse » (1972: 313). Quant à Georges Friedmann, il souligne dès novembre 1945 « son sens du concret, ce souci non de dogmatiser, ce qui fut trop souvent la pré-

occupation de Durkheim, mais d'aller directement au réel pour l'observer et, à partir de là seulement, en faire surgir des idées générales, hypothèses de travail, théories, lois » (in: Halbwachs, 1955: 13-14).

statistique, domine toujours la morphologie sociale, il ne se contente pas d'introduire un vocabulaire emprunté outre-Rhin, mais il esquisse – tel est le terme qui convient, en effet – ce que pourrait être le chantier à venir d'un durkheimisme revivifié. Lorsqu'il insiste sur la diversité des situations dans lesquelles, avec plus ou moins de force, le groupe pèse sur l'individu, ses pensées, ses dispositions et sa conduite, il assouplit et dynamise son point de vue. Il va même jusqu'à consacrer plusieurs pages dans ce livre aux luttes, revendications et formes d'organisation de la classe ouvrière, dont l'appareil syndical et le mouvement coopératif lui paraissent traduire les aspirations à plus de justice et de solidarité. Pour ce qui est des classes moyennes, par contre, le diagnostic ne varie pas puisqu'«elles présentent des traits bien différents, et que leur conduite s'inspire de motifs qui sont propres à chacune d'elles et s'expliquent par leurs conditions particulières» (Halbwachs, 1955: 184).

La dépression économique ayant suivi le krach boursier de 1929 a vu augmenter le nombre des personnes s'installant à leur compte, artisans, commerçants et petits entrepreneurs, dont l'individualisme forcené freine cependant toute velléité d'action collective. En ce qui concerne les employés, si la plupart sont attachés à l'entreprise où ils travaillent, beaucoup n'hésitent pas à se syndiquer, mais lorsque vient le moment de se mettre en grève, ils s'avèrent tiraillés entre le haut et le bas de l'échelle sociale. Quant à ces petits fonctionnaires dont la masse ne cesse de croître, ils «s'efforcent d'abord de sauvegarder le prestige et l'autorité de leur fonction» (Halbwachs, 1955: 199) fût-ce, souvent, au détriment des autres catégories sociales. Pour unique trait commun, les classes moyennes n'ont en définitive que le caractère «technique» de leur activité, laquelle se résume à appliquer la règle avec l'amour du travail bien fait sans jamais que naisse le sentiment de former une classe sociale à part entière.

Conclusion

En restituant dans leur ordre chronologique d'apparition les divers critères à l'aide desquels Maurice Halbwachs s'efforce de définir les classes moyennes, il ressort que ni le revenu, ni la profession, ni le «genre de vie» ne permettent à eux seuls d'en cerner la place en société. Si les dépenses de consommation révèlent des différences qu'il est possible de chiffrer, il s'avère beaucoup plus délicat, sinon de décrire, du moins de mesurer le «type d'activité». Reste l'absence déclarée de conscience de soi, laquelle constitue une caractéristique par défaut plutôt qu'une invite à se pencher sur les attentes, les aspirations ou la vision du monde du «petit bourgeois». Aussi le mérite essentiel d'Halbwachs est-il surtout d'attirer l'attention sur la nécessité de combiner plusieurs critères dans l'approche des classes sociales. Mais faute d'enquêtes analogues à celles menées sur la classe ouvrière, il laisse le lecteur sur sa faim: les «classes moyennes» demeurent, à la veille de la Seconde Guerre mondiale, un objet de recherche qu'il reste à explorer.

André Ducret
andre.ducret@socio.unige.ch

Bibliographie

- Amiot M. (1991), «Le système de pensée de Maurice Halbwachs», *Revue de synthèse*, 112, 2, 265-288.
- Aron R. (1939), «Le concept de classe», in Aron R. et al., *Inventaires III. Classes moyennes*, Paris, Alcan, 7-27.
- Baudelot C. et Establet R. (1994), *Maurice Halbwachs. Consommation et société*, Paris, PUF.
- Baudelot C. et Establet R. (2006), «Suicide: changement de régime. Un observateur hors pair, Maurice Halbwachs», intervention au colloque «Dialogue avec Maurice Halbwachs», Paris, Campus Paris-Jourdan, jeudi 1^{er} décembre 2005, *Liens socio*, janvier 2006. [<http://www.liens-socio.org/article.php3?idarticle=1116>]
- Becker A. (2003), *Maurice Halbwachs. Un intellectuel en guerres mondiales, 1914-1941*, Paris, Agnès Viénot éditions.
- Blondel C. (1928), *Introduction à la psychologie collective*, Paris, Armand Colin.
- Bouglé C. (1939), «Avant-propos», in Aron R. et al., *Inventaires III. Classes moyennes*, Paris, Alcan, 1-5.
- Childers T. (1983), *The Nazi Voter. The Social Foundations of Fascism in Germany, 1919-1933*, Chapel Hill and London, The University of North Carolina Press.
- Craig J.E. (1979), «Maurice Halbwachs à Strasbourg», *Revue française de sociologie*, XX, 273-292.
- Egger S. (2001), «Klassenlagen und Klassengrenzen, Lebensweise und Lebenswelt. Zu einer soziologischen Klassentheorie bei Maurice Halbwachs», in Halbwachs M., *Klassen und Lebensweisen. Ausgewählte Schriften*, Konstanz, UVK Verlag, 129-159.
- Egger Stefan (2003), «Auf den Spuren der «verlorenen Zeit». Maurice Halbwachs und die Wege des kollektiven Gedächtnis», in Halbwachs M., *Stätten der Verkündigung im Heiligen Land. Eine Studie zum kollektiven Gedächtnis*, Konstanz, UVK Verlag, 219-268.
- Friedmann G. (1955), «Maurice Halbwachs», in Halbwachs M., *Esquisse d'une psychologie des classes sociales*, Paris, Librairie Marcel Rivière et Cie, 9-23.
- Geiger T. (1967), *Die soziale Schichtung des deutschen Volkes. Soziographischer Versuch auf statistischer Grundlage*, Stuttgart, Ferdinand Enke Verlag (1932).
- Halbwachs M. (1972), «Remarques sur la position du problème sociologique des classes» (1905), in Karady V. (ed.), *Halbwachs Maurice, Classes sociales et morphologie*, Paris, Editions de Minuit, 41-57.

- Halbwachs M. (1913), *La classe ouvrière et les niveaux de vie. Recherches sur la hiérarchie des besoins dans les sociétés industrielles contemporaines*, Paris, Alcan.
- Halbwachs M. (1925), « Les origines puritaines du capitalisme », *Revue d'histoire et de philosophie religieuses*, 2, 132-154.
- Halbwachs M. (1929), « Max Weber : un homme, une œuvre », *Annales d'histoire économique et sociale*, 1, 81-88.
- Halbwachs M. (1933), *L'évolution des besoins dans les classes ouvrières*, Paris, Alcan.
- Halbwachs M. (1937), *Les classes sociales*, multigraphié, Paris, Les cours de Sorbonne, Centre de documentation universitaire.
- Halbwachs M. (1939), « Les caractéristiques des classes moyennes », in Aron R. et al., *Inventaires III. Classes moyennes*, Paris, Alcan, 28-52.
- Halbwachs M. (1955), *Esquisse d'une psychologie des classes sociales*, Paris, Librairie Marcel Rivière et Cie.
- Marcel J.-Ch. (1999), « Maurice Halbwachs à Chicago ou les ambiguïtés d'un rationaliste durkheimien », *Revue d'histoire des sciences humaines*, 1, 47-67.
- Marcel J.-Ch. (2001), *Le durkheimisme dans l'entre-deux guerres*, Paris, PUF.
- Möller H., Raulet G. et Wirsching A. eds. (1993), *Gefährdete Mitte ? Mittelschichten und politische Kultur zwischen den Weltkriegen : Italien, Frankreich und Deutschland*, Sigmaringen, Thorbecke.
- Montigny G. (2005), *Maurice Halbwachs, vie, œuvres, concepts*, Paris, Ellipses.
- Montlibert C. de (1997), « Maurice Halbwachs et les classes sociales », in Montlibert de C. et al., *Maurice Halbwachs 1877-1945*, Strasbourg, Presses universitaires.
- Montlibert C. de (2005), *Une histoire qui fait l'Histoire : la mort de Maurice Halbwachs à Buchenwald*, <<http://raisonsd'agir.org/cdm11.pdf>>. Consulté le 7 décembre 2005.
- Mougin H. (1939), « Un projet d'enquête sur les classes moyennes », in Aron R. et al., *Inventaires III. Classes moyennes*, Paris, Alcan, 287-325.
- Mucchielli L. (2004), *Mythe et histoire des sciences humaines*, Paris, La Découverte.
- Sorokin P. (1927), *Social Mobility*, New York and London, Harper and Brothers.
- Steiner P. (1992), « L'Année sociologique et la réception de l'œuvre de Max Weber », *Archives européennes de sociologie*, XXXIII, 2, 329-349.
- Steiner P. (1999), « Maurice Halbwachs : les derniers feux de la sociologie économique durkheimienne », *Revue d'histoire des sciences humaines*, 1, 141-162.
- Topalov C. (2005 a), « Un savant voyage : les « Lettres des Etats-Unis » de Maurice Halbwachs au Progrès de Lyon (septembre-décembre 1930 – I) », *Genèses*, 58, 132-150.
- Topalov C. (2005 b), « Un savant voyage : les « Lettres des Etats-Unis » de Maurice Halbwachs au Progrès de Lyon (septembre-décembre 1930 – II) », *Genèses*, 59, 131-150.
- Veblen T. (1970), *Théorie de la classe de loisir*, Paris, Gallimard (1899).
- Verret M. (1972), « Halbwachs ou le deuxième âge du durkheimisme », *Cahiers internationaux de sociologie*, LIII, 311-336.